

âme dans une parole suprême. Ecoutez celle qui s'échappe de la bouche expirante du cardinal : " Je voudrais exprimer à Dieu tout ce qu'un évêque mourant peut lui offrir en sacrifice pour son diocèse et pour l'Eglise... ; je ne puis plus parler, dites-le à Dieu pour moi ! "

Quelques instants après, du côté de la terre, tout était fini (1). En rapprochant de ses lèvres l'image de Jésus crucifié, un dernier geste avait aussi emporté son âme aux pieds de Celui qui a promis de récompenser avec une sorte d'excès le serviteur fidèle. *Ego ero merces tua magna nimis* (2).

Ce qu'il était pour l'Eglise de France et pour son pays, ses funérailles l'ont montré. Il y a quatre mois, quarante évêques accouraient ici pour entourer son cercueil. Dans une démonstration saisissante et toute spontanée du deuil le plus respectueux et le plus sincère la population parisienne suppléait à l'absence du cérémonial officiel qui eût fait plus d'honneur aux vivants qu'un mort, si la pompe en avait été déployée dans les rues de la capitale.

Enfin, à peine le cardinal avait-il rendu le dernier soupir que par l'unanimité la moins concertée et la plus libre, de tous les points de l'opinion retentissait autour de lui une de ces clameurs d'où les premiers siècles du christianisme eussent vu sortir une canonisation populaire.

Où, chose étrange, et au fond très honorable pour la nature humaine, Dieu qui se sert de tout, et des contrastes comme des harmonies, a permis que cet évêque étranger par principe et par goût à ce qu'on appelle le monde ; qui ne s'était jamais montré dans les palais des grands ni associé à leurs fêtes ; dont l'action sur les mouvements extérieurs de la société contemporaine se bornait chaque année à quelques pages d'un style sobre et austère, uniquement inspirées par des pensées de foi, ait produit sur les hommes du monde une impression d'autant plus forte qu'il était moins mêlé à leurs agitations.

Sans doute, la presse religieuse lui a rendu de justes hommages. A sa mémoire bénie, elle a dignement payé le tribut de la reconnaissance au nom de son diocèse et de la France tout entière. Cependant, j'oserais dire qu'elle a été plus réservée, plus contenue, que la presse habituellement indifférente ou sceptique à l'égard de la religion. Ceux du dehors ont été plus frappés que nous-mêmes, les enfants de la maison, des qualités de l'éminent pontife. C'est sous leur plainte que nous avons trouvé plusieurs fois répétée cette qualification de *saint*, dont nous, catholiques, nous ne devons pas faire usage avant les jugements officiels de l'Eglise.

Ces démonstrations de respect, ces hommages inspirés par la beauté morale d'une vie entière consacrée au bien, je les salue

(1) Jeudi, 8 juillet 1886, à onze heures trois quarts du matin. La veille, il avait reçu la Bénédiction apostolique envoyée par Sa Sainteté.

(2) *Gen.*, xv, 1.